

Allez, tu viens ?

Allez, tu viens.

Inutile de lui dire deux fois. Spyke montre toujours de l'enthousiasme à partir en balade. C'est un moment complice où chacun prend plaisir à prendre l'air, à respirer, à observer la nature. Le simple fait d'être tous les deux transforme la sortie en un moment de joie. Il est jeune, plein d'entrain, un peu fou mais très à l'écoute, non seulement des ordres donnés mais aussi envers moi. Il avance, puis se retourne, s'assure que je ne suis pas loin. Il part courir, mais il revient, puis repart. Le sourire se dessine sur ses babines et on voit comme il est heureux.

Ensemble, on peut partir en vélo, il me suit à mes côtés, sans m'entraver, sans représenter un danger, sans traverser inopinément. Je n'ai pas un niveau sportif, donc mon allure est tranquille et je m'adapte pour qu'il puisse me suivre, comme lui s'adapte à mon rythme. Quand un coin nous plait, on fait une halte, on se fait un gros câlin, avec sa grande langue qui pendouille sur le côté, son haleine fétide qui me fait tourner la tête et sa belle queue en panache qui bat la mesure. On observe ce qui se trouve autour de nous, les gens qui passent, ceux qui jouent, ceux qui sont allongés sur une couverture à lire ou dormir. Une petite gamelle d'eau pour lui, une gourde pour moi et on repart. Quand on rentre, il est fourbu, moi aussi, d'ailleurs. Il se couche de tout son long dans l'herbe qui lui apporte un peu de fraîcheur réconfortante. Si j'ai le temps, je m'installe à côté de lui, sur une couverture ou dans le hamac. Il ne dort pas vraiment, il garde un œil semi ouvert et si je bouge, il me surveille. Mais parfois, je l'entends commencer à ronfler et là, je sais qu'il est tranquille, détendu, serein.

Il nous arrive de courir ensemble aussi, il est top, il cale son rythme au mien, il court à côté et me jette un regard régulièrement. Peut-être se demande-t-il si je tiens le coup?

Le plus souvent, on part marcher ensemble. Il y a les balades quotidiennes, qui sont plutôt dites “hygiéniques”, auxquelles on ne déroge jamais, qu’il neige, qu’il pleuve ou qu’il vente. Même si le départ n’est pas toujours enthousiaste, ni pour lui, ni pour moi, on “s’y jette” quand même, et finalement, on en retire toujours une pleine satisfaction. Mais dès que l’on peut, on part vraiment se promener. Il adore renifler, marquer son territoire, il le fait tous les mètres, cela en est même incroyable. Je me dis que le jour où il ne lèvera plus la patte, on pourra se demander s’il n’a pas de l’arthrose!

Je n’imagine plus un seul instant partir me promener, marcher sans lui. Il a l’air tellement content de partir avec moi, que je lui en demande peut-être beaucoup. Un beau jour d’été, on est parti toute la journée, sur les sentiers. On a pique-niqué au bord de la rivière, bien sûr il s’est baigné. Il a cette tête de rat quand il est mouillé, mais je l’adore comme ça aussi. Après 32km, on s’est affalé sur le sol pour lui, et sur un banc pour moi, attendant que mon amoureux vienne nous chercher pour nous ramener. Bien sûr, il était fatigué, tout comme moi, mais, je suis sûre, qu’il était fier, lui aussi d’avoir fait un si beau parcours. La nature était magnifique, le temps était splendide, le rythme était agréable, même l’itinéraire, pour une fois, a été facile à suivre. Parce qu’en général, il doit faire preuve de patience avec moi, j’essaie des chemins qui n’aboutissent pas toujours et sur lesquels on est obligé de faire demi-tour ou bien, je rallonge, involontairement, le parcours (je ne me perds jamais, mais je n’emprunte pas toujours le chemin le plus direct !). Qu’importe, il me suit, sans broncher, sans capituler.

C’est un chien passe partout, on l’a même emmené sur un petit bateau, au lac d’Annecy. Il était fier, les deux pattes sur le bord de la proue. On imaginait facilement le capitaine du navire, scrutant l’horizon, il ne manquait plus qu’il mette une de ses pattes sur ses yeux et l’illusion aurait été parfaite. J’aurai

tellement voulu essayer de le mettre dans mon kayak, et partir naviguer peinard avec lui. Mais il gonflable, mon kayak, j'ai craint que ses griffes ne soient pas compatibles.

Un soir, alors qu'on effectuait la balade, dite sanitaire, il était tard, je ne distinguait même pas son pelage noir dans la nuit. La journée de travail avait été harassante, il faisait encore bon, je prenais enfin le temps de respirer, de faire redescendre la pression, de me calmer. Le fait d'être dehors si tard me faisait du bien et sa présence ne me faisait rien craindre (bien que je doute fort de sa capacité à me défendre ou ne serait-ce que de se montrer agressif, tellement il a l'âme d'un gentil chien). Nous connaissons tous les deux par cœur ce petit parcours que nous effectuons presque deux fois par jour. C'est un canal que l'on longe, d'un côté par une voie verte, et de l'autre par un chemin. Nous étions côté piste cyclable lorsque je l'ai entendu se jeter dans les herbes hautes qui couvrent le talus du canal. Je l'imaginais très bien, comme il le fait en plein jour, bondir, tel un renard sur sa proie, sur un lézard ou quelque autre petit insecte ou rongeur qu'il aurait senti. Mais malheureusement, s'en est suivi un bruit complètement inhabituel. Un bruit d'une chute dans l'eau. Le canal était en effet encaissé, quelques 10 ou 12 mètres plus bas que la piste sur laquelle nous marchions. Il n'a pas aboyé, pas même gémit. Heureusement que j'avais avec moi une lampe torche de qualité. Je l'ai repéré, en train de nager, grâce aux mouvements qu'il faisait dans l'eau. Je lui parlais calmement, essayant de le diriger vers la berge, de trouver un endroit où il pourrait sortir. Mais la pente des abords était tellement importante que lorsqu'il essayait de sortir de l'eau, il n'y avait pas assez d'accroche et il y retombait. Le canal était suffisamment profond pour qu'il ne puisse pas trouver d'appui au fond. Je continuais de lui parler, tout en cherchant un accès, une brèche dans le talus, un bord un peu plus épais. Il continuait à nager, mais malgré tout, le courant le faisait descendre petit à petit

dans le canal. J'essayai de rester calme malgré mon inquiétude et la nuit noire n'aidait pas vraiment à me tranquilliser. Après plusieurs minutes de recherche de passage, d'encouragements, de tentatives, je décidais d'appeler mon conjoint, lui indiquait la situation. D'instinct, il eut la bonne idée d'appeler les pompiers, qui eux, seraient équipés, au moins de corde, pour faire remonter notre chien. C'est alors que je décidais de poser le téléphone et de rejoindre mon chien dans l'eau. Je me laissai glisser le long de la pente et atteris, à minuit passé, dans les eaux sombres, et plutôt fraîches, du canal. J'ai dû nager pour rattraper mon chien qui dérivait toujours dans le sens du courant. J'avais simplement peur qu'il s'épuise et qu'il ne se laisse entraîner complètement par le courant, qui l'emmènerait plus vite que je ne pourrai le suivre depuis la berge. Heureusement que, là encore, mon chéri m'avait offert cette lampe torche car elle était étanche et elle me permit de visualiser mon chien et de nager vers lui pour l'agripper, et de me rassurer un peu aussi, je l'avoue. Je tentais de le ramener au plus près de la berge, mais son poids et le courant m'entraînaient également. A force de persévérance, je parvins à me rapprocher du bord du canal, avec mon chien sous le bras. Malgré l'énergie que je déployais pour essayer de rester au même endroit, pour pousser mon chien à l'arrière train, pour tenter de le faire monter sur la berge, mes tentatives échouaient et je perdais vite de l'endurance, d'autant, que n'ayant pas pied, j'étais obligée de battre des jambes frénétiquement pour rester en place. Nous nous laissâmes entraîner quelques mètres par le courant, le temps que je reprenne quelques forces, quand j'aperçus des ronces qui pendaient du haut de la berge jusqu'au ras de l'eau. Dans un éclair, je m'en saisis à pleine main, oubliant que les ronces piquent. Mais la ronce est coriace et solide et je pus ainsi stopper notre progression dans le canal. Je restais donc agrippée à cette ronce, mon chien toujours sous le bras. Je m'efforçais de rester calme pour lui. Nous restâmes blottis l'un contre l'autre,

une main sous son ventre, l'autre écorchée par la ronce, nos chaleurs respectives nous réchauffaient, parce que la température de l'eau commençait à nous faire trembler. J'entendis des voitures passer sur la route au-dessus mais je ne les vis pas. Je ne pu qu'espérer qu'il s'agissait des pompiers qui se rendaient à leur caserne à quelques centaines de mètres plus loin. Le temps n'avait plus de valeur, il semblait s'éterniser. Je ne doute pas que les pompiers sont intervenus aussi vite que possible, mais il m'a semblé que j'étais accrochée à cette ronce depuis des heures. Mon chien ne s'agitait pas, bien calé contre moi. Je n'avais pas peur, j'étais avec lui. Enfin mon conjoint arriva, je le guidai au son de ma voix, il put ainsi indiquer le lieu de sauvetage aux pompiers qui arrivaient aussi. Ces derniers me lancèrent une corde que je nouais tant bien que mal sous le ventre de mon chien, mais ce n'était pas évident, car je devais continuer de le tenir et de maintenir ma chère ronce. Il fallut plusieurs tentatives pour sortir Spyke de là parce qu'il glissait et retombait dans l'eau. Les pompiers finirent par réussir à le faire remonter et me portèrent secours ensuite.

Une fois sur la berge tous les deux, je m'agenouillais face à lui, assis, il me regarda et déposa chacune de ses pattes avant sur chacune de mes épaules et je fus envahit par un sentiment de reconnaissance infinie.